



JEANNE-MARTINE VACHER
SUR LA ROUTE DE
JANIS JOPLIN

LE MOT ET LE RESTE

JEANNE-MARTINE VACHER

SUR LA ROUTE
DE JANIS JOPLIN

LE MOT ET LE RESTE
2018

On ne peint jamais ce que l'on voit ou croit voir,
on peint, à mille vibrations, le coup reçu.

Nicolas de Staël

AVANT-PROPOS

« *And the dream came true*¹... » Quelques mots écrits par Janis Joplin au lendemain du festival de Monterey qui la fit star en l'espace d'une nuit... Quelques mots que j'aurais pu écrire alors qu'en janvier 1995, je m'envolais vers le Texas pour suivre le chemin qui fut le sien, tenter de saisir le sens de son parcours, tenter de posséder ce qui me possédait: sa voix et, à travers elle, Janis tout entière...

Près de trente ans plus tôt, alors que je quittais à peine l'enfance, une main posa sur l'électrophone l'un de ces microsillons qui nous semblait alors la plus précieuse de nos conquêtes. Soudain sa voix jaillit comme une réalité invincible. Il y avait dans ses cris et ses murmures, dans ses frôlements et ses morsures, dans ses sonorités inouïes, dans ses couleurs et ses métamorphoses, quelque chose qui, dans l'instant, m'arracha, me dévoila à moi-même, me donna envie de vibrer, d'exister jusqu'au vertige. Ce qui m'habitait avait trouvé sa forme. De ce jour-là, la voix de Janis Joplin ne m'a plus quittée.

En cet hiver 1995 qui fut pour moi un magnifique été, aimer Janis, partir à sa rencontre sur ses routes américaines, c'était aussi traverser l'histoire d'une génération paradoxale qu'elle incarna peut-être plus que toute autre, en ce sens qu'elle était femme s'affirmant « *a guy among the guys*² », bisexuelle affichant ses hommes et cachant ses femmes, chanteuse rock née du blues, hippie qui ne se reconnaissait que dans la beat generation et marginale proclamée aspirant à la reconnaissance de tous...

Quelques-uns des acteurs essentiels de cette histoire que je rencontrais alors sont aujourd'hui morts, d'autres vieillissent doucement

1. Et le rêve devint réalité.
2. Un mec parmi les mecs.

chérissant leurs souvenirs. Reprendre aujourd'hui le fil de ce parcours a-t-il encore un sens ? La charge explosive de Janis, Jimi et quelques autres est-elle toujours intacte ? Autant de questions qui m'habitent, tant elles interrogent ma propre vie, autant que toutes celles d'une génération.

Aujourd'hui, *what's going on*¹ ? L'incroyable développement du mouvement #meeto, la révolte de ces petits Blancs qui harcelaient hier Janis à l'école et qui viennent aujourd'hui de porter Donald Trump au pouvoir, la ronde ininterrompue des crimes racistes, l'affirmation de plus en plus prégnante du mouvement LGBT, autant d'événements qui, positifs ou négatifs, nous disent tous ensemble que tout a changé et que rien n'a changé. Le monde de Janis n'est plus tout à fait le même, ni tout à fait un autre...

Ma seule certitude est que ce qui est resté intact pour moi comme pour beaucoup d'autres, toutes générations confondues, ce sont les forces vives de sa voix, de ses rires, l'énergie inaliénable de ses danses improbables, son pouvoir de nourrir les colères inapaisées, la brutale joie de vivre, les désespoirs intemporels.

Janis Joplin, cet « accident grandiose », est tout entière dans ces mots de Jack Kerouac que l'on dirait écrits pour elle :

« Les seuls êtres intéressants sont pour moi les déments, ceux qui sont assez dingues pour vivre, illuminés quand ils parlent, déjantés pour ne pas sombrer, désireux de tout en même temps, ceux qui jamais ne bâillent... et qui brûlent, brûlent, brûlent, comme les fabuleuses chandelles jaunes romaines qui explosent à travers les étoiles... »

Paris, octobre 2018

1. Titre emblématique de Marvin Gaye, sorti en 1971, un an après la mort de Janis Joplin.

PREMIÈRE JOURNÉE

DENVER

« HIER NE FINIRA QUE DEMAIN... »

1 p.m.

Elles sont là, inertes.

Une petite paire de lunettes rondes, dépouillées de leurs verres, sorties d'une boîte en carton où s'entassent pêle-mêle: vieilles cartes de crédit, papiers, objets épars, et un bracelet en perles rouges, surmonté d'un petit cœur ébréché...

Laura Joplin, face à moi, me dit avec un sourire indéfinissable: « Vous ne voulez pas les regarder, les toucher? » Dans mon esprit se télescopent toutes les photos de Janis avec ses lunettes rondes, aux verres roses ou bleus, portées sur le bout du nez, comme un maquillage, un soupçon de vulnérabilité, une plaisanterie... Laura répond à la question que je n'ai pas posée: « Je crois que c'étaient celles aux verres bleus. »

Sous son regard précis, intense, si semblable à celui de Janis, je me force à l'impassibilité. Peur d'être submergée par cette émotion brutale, désarmée, née de ma rencontre fortuite avec une paire de lunettes!

Laura se lève et me demande de la suivre. Nous traversons une grande cuisine, descendons un petit escalier qui conduit au sous-sol arrivons dans une sorte de débarras devant une très grande et vieille armoire coffre-fort comme sortie de la chambre forte d'une banque d'un western des années cinquante.

Elle tourne une roue, la porte s'ouvre sur des dossiers, d'autres objets. Elle attrape un grand livre vert, parcheminé, de 40 cm sur 40 cm, me le tend et dit: « Voilà, l'album-souvenir qu'elle s'était fait dès le tout début de sa carrière. »

De retour au salon, je pose le livre sur la table à côté du carton, des lunettes et du petit bracelet et j'ouvre, avec précaution, cette partition d'elle-même qu'elle a composée, annotée, collée au fil de sa gloire naissante, comme une succession d'émerveillements, de points d'exclamation.

Premières coupures de presse. Sur l'une d'entre elles, son nom, alors presque inconnu, est mal orthographié: Janyce Joplin.

Une très belle lettre de son père. Il lui dit qu'il accepte le choix qu'elle a fait de sa vie. En dessous, elle écrit:

« *I return to San Francisco to meet¹...* »

Son thème astral: *True local time 8h41*.

Un télégramme de ses parents, félicitations au lendemain du festival de Monterey: « *The real Queen of the festival²...* » Elle commente de sa main:

« *Dream came true in Monterey³!* »

Un poème d'amour offert par une main anonyme à la fin d'un concert: « Janis Joplin Blues »...

Une étiquette de fleuriste: « Sunset Floral Company... »

Une lettre de John Henry Overall III: « *JANIS JOPLIN, our rock artist, gets New York rave⁴...* »

Elle écrit en dessous: « *Port Arthur News!* », c'est le journal de sa ville natale.

Demain, je m'envole pour Port Arthur.

1. « Je retourne à San Francisco pour rencontrer... »

2. « La vraie Reine du festival... »

3. « Le rêve est devenu réalité à Monterey! »

4. « JANIS JOPLIN, notre rockeuse, fait un malheur à New York... »

DEUXIÈME JOURNÉE

PORT ARTHUR

ENERGY CITY

Arrivée matinale, aéroport de Dallas.

J'arpente le hall interminable d'American Air Lines... Me voici au Texas, la terre des cow-boys de mon enfance ! Kit Carson, Roy Rogers, Davy Crockett et quelques autres... *Sorry*, Calamity Jane, mais il y avait encore beaucoup de chemin à parcourir avant de te rencontrer !

Je récupère ma voiture de location, une Chevrolet rouge, glamour, flamboyante. Voiture américaine qui sonne, tinte, se cabre pour me rappeler à l'ordre à la moindre velléité de rébellion. Obsession sécuritaire dont je ne sais pas mesurer la nécessité. La confrontation risque d'être tendue.

Highway 42 jusqu'à Houston, Highway 10 de Houston à Port Arthur.

Highway 61 Revisited, Dylan, la mélodie m'échappe, seul le souvenir d'une musique résonnant par instants comme une sirène... américaine...

« WELCOME TO TEXAS DRIVE... DRIVE FRIENDLY THE TEXAS WAY¹. »
Entre-deux de l'autoroute, tout ce qui fait ma vie est derrière moi. Au-delà de moi, au-delà de l'océan... Devant moi, l'inconnu... L'autoradio serine une musique country, ronde, tranquillement répétitive, invitation à une réflexion flâneuse.

Comment prendre la mesure de ce territoire texan ? Il frôle au nord l'Oklahoma, à l'ouest le Nouveau-Mexique, à l'est l'Arkansas, au sud-est la Louisiane et à l'extrême sud le golfe du Mexique, 1 500 kilomètres du nord au sud, 1 300 kilomètres d'est en ouest.

1. « Bienvenue sur Texas Drive... Conduisez avec courtoisie sur les routes texanes. »

Territoire à l'image même de l'immensité protéiforme des paysages américains, dimensions monstrueuses ramenées à l'échelle d'un pays européen. Déserts de l'Ouest, forêts impénétrables de l'Est; pâturages à perte de vue, grandes plaines fertiles, montagnes de Guadalupe. Violence contrastée d'un climat où l'on peut passer d'un jour à l'autre de la froideur neigeuse des montagnes à la douceur moite du golfe du Mexique. Sans transition. Amarillo, Austin, Corpus Christi, Fort Worth, El Paso, Waco, San Antonio... lire sur la carte les noms des villes texanes, c'est déjà courir l'aventure.

Des premiers cow-boys aux milliardaires du pétrole, le Texas fut toujours une terre de pionniers. À la fin du XIX^e siècle, on accourt de tout le pays, prêt à supporter les excès du climat, la chaleur parfois insoutenable, les moustiques, afin de développer ce nouveau territoire. On imagine des projets hétéroclites: élevages d'huîtres, récoltes du miel, tout semble possible jusqu'à ce 10 janvier 1901 où jaillit l'énorme geyser pétrolière de Spindeltop, tout près de la côte. L'histoire du Texas bascule ce jour-là. De Port Arthur, à 25 miles de là, on apercevait la grande ligne de fumée noire, promesse d'un avenir fructueux.

Port Arthur elle-même fut construite par Arthur Stilwell dans une sorte d'excitation mystique qu'il disait inspirée par des voix surgies de ses rêves. Il imagine la nouvelle cité au bord des eaux du lac Sabine à 20 miles du golfe du Mexique, il en préserve l'environnement fait de bayous, de marais salants et de rizières. Très vite, les eaux du lac Sabine sont reliées à celles du golfe du Mexique par un canal, Sabine Pass. Port Arthur ainsi parée était prête à devenir le plus grand port pétrolier du Texas, « Energy City ». Débordant la petite colonie hollandaise qui vivait là, doucement assoupie, la ville se gonfle d'une population disparate, l'explosion démographique est déjà spectaculaire en 1943, à la naissance de Janis Joplin.

Accrochée à mon volant depuis des heures. Arrêts rapides dans les fast-foods, principes vitaux de l'autoroute. J'emporte avec moi boissons et nourritures que j'installe dans la voiture, dans les emplacements prévus à cet effet. Je roule en absorbant avec délices cette manne préfabriquée, au son compulsif des réclames radiophoniques. Mile après mile, les signes de civilisation, publicités, chaînes de hamburgers, se raréfient, le monde se réduit à cette Highway 10,

à quelques automobiles, aux tuyaux colorés des diesels. De loin en loin, la structure décharnée d'un hangar... une vache tout aussi solitaire que l'étoile du drapeau se détache sur la basse grisaille du ciel... Soudain, comme surgi de nulle part, un petit panneau vert, rectangulaire: « PORT ARTHUR CITY LIMIT, population: 61 195 » et, au loin, le paysage halluciné d'une cité pétrolière, trouée de ferraille, de puits, de fumées... Je me sens prise dans une odeur qui, déjà, me colle aux narines... Une odeur qui, dans son acide étrangeté, ressemble à celle des vieux produits pour indéfrisables: « Cette odeur, c'est de l'argent! » disait-on dans les années quarante! Plus j'approche et plus j'ai la sensation de m'éloigner, je n'arrive pas à trouver le chemin pour pénétrer au cœur de la ville, sentiment d'être prisonnière de la périphérie, obsession peut-être française de vouloir le centre, le sens. Peut-être suis-je condamnée à rester sur le seuil, seuil de la ville... Seuil de la vie de Janis? De temps en temps, j'aperçois un panneau indiquant un numéro de rue, une direction. ORANGE, troisième ville avec Beaumont et Port Arthur de ce que l'on appelait le Triangle d'Or. Ici, comme le reste, l'or est noir. Après de longs détours, j'atteins enfin ce qui en l'état m'apparaît comme un Taj Mahal inespéré: Port Arthur Holiday Inn. Je m'effondre sur le lit, ferme les yeux de contentement et me laisse glisser paisiblement dans le sommeil, lorsque je sens crisser un papier sous ma nuque, affichette écrite en rouge sur fond blanc:

CAMPAGNE NATIONALE CONTRE LE CRIME
REGARDEZ TOUJOURS DERRIÈRE VOUS EN ENTRANT DANS L'HÔTEL...
N'OUVREZ À PERSONNE DANS VOTRE CHAMBRE...
NE PORTEZ AUCUN BIJOU OSTENTATOIRE...
VÉRIFIEZ TOUJOURS QUE LA PERSONNE QUI VOUS PARLE
EST RÉELLEMENT UN EMPLOYÉ DE L'HÔTEL...
AVANT DE DORMIR, VÉRIFIEZ QUE TOUTES LES OUVERTURES
SOIENT HERMÉTIQUEMENT CLOSSES...

« *Summertime, and the livin' is easy... So hush, little baby, don't you cry!* »

1. « C'est l'été et la vie est douce... Alors, chut, petit bébé, pleure donc pas! », in *Porgy and Bess* de George Gershwin.

TROISIÈME JOURNÉE

PORT ARTHUR

PORT ARTHUR BLUES

Petit matin pluvieux. Je m'installe chez Pat Wood's, un coffee-shop délicieusement blêche ; serveuses à coiffes propres, siège en plastique orange et marron, chili, *hash browns*, *breakfast sandwiches*, steak, odeur d'œufs frits : le rêve américain !

Je pars à la découverte de la ville natale de Janis : Port Arthur.

Memorial Boulevard, Woodworth Boulevard, de loin en loin un palmier adoucit les images de cette ville qui semble se dilater à l'infini, sans structure ni idée fondatrice.

Je débouche lentement sur Charleston Avenue, dans le secteur qui devait être, du temps de Janis, le cœur palpitant de la ville. Impression de pénétrer dans un univers fantomatique : carcasses de maisons, clubs, hôtels, tout est fermé, comme décomposé. On n'aperçoit pas âme qui vive, comme si la population avait été décimée par une épidémie. Sur les murs des immeubles désaffectés d'immenses fresques exposées, là, vestiges d'une civilisation perdue, telles ces fresques dans *Fellini Roma* surgissant de la nuit, mourant avec la lumière. On y a reproduit la statue de la Liberté, des personnages anonymes, des paysages crépusculaires aux couleurs délavées, camaïeu de gris, bleu terne, marron – impression d'être totalement seule face à ces visages géants, figés.

Janis est née dans cet espace sans âme, dans cette odeur de pétrole brûlé, dans cet alignement de rues qui s'égrènent par numéro ou baptisées du nom d'autres villes autrement mythiques ; Savannah, Memphis, New Orleans. Le long du canal intercostal je longe la route dite historique, elle est bordée de quelques maisons, surgies d'une autre histoire, qui rappellent l'ancienne splendeur du Sud. Pompeian Villa, qui semble sortir d'un vieux film muet de King Vidor ; intérieur chaud-jaune, extérieur nuit froid-bleu, grandes

maisons, porches vides, arbres démesurés. Devant moi, une vieille Cadillac se traîne sans complexe. Placardé sur la vitre arrière, je lis : « *I love Daddy's money!* » Une grosse dame dans une Buick engouffre un hamburger. 9th Street French Market. « Quand reverrai-je, hélas, de mon petit village, fumer la cheminée, et en quelle saison?... »

Enfin, le panneau Procter Street. À la vitesse limitée de 35 miles, je m'engage dans cette rue où Janis vécut ses premières années... 3800 Episcopal Church, alignement de petites maisons sans fondation comme posées sur des briques, précarité... Église presbytérienne, temple chinois, succession de maisons multicolores... 4048, je suis tout près mais la numérotation ne semble répondre à aucune logique, 4020... 4410, trop loin. Je reviens en arrière, descends de voiture, 4024... 4030... 4056... 4044... 4048... C'est là... il n'y a plus rien ! Juste un terrain vague, entre deux maisons, un arbre planté au cœur de ce vide, un noyer d'Amérique et ses noix de pécan. Et tout l'espace pour la mémoire.

Peindre les origines familiales de Janis Joplin, c'est entrer dans ce grand théâtre qu'est l'histoire des Américains. Ses ancêtres venus dès le ^{xvii} siècle de la vieille Angleterre et de la tempétueuse Écosse furent pêcheurs, fermiers, quakers, shérifs, Texas Rangers, femmes de la campagne, pionnières rugueuses et fortes endossant la responsabilité de familles toujours nombreuses. Sur ce continent à l'espace incommensurable, au relief cyclopéen, ils firent comme les autres migrants, se déplaçant en groupes, voyageurs parfois sans bagages, à la destinée toujours incertaine, tout à la fois enracinés dans ce territoire et ne cessant jamais de le conquérir, nomades condamnés à l'éternelle errance, aux déracinements, à chacun des chaos de l'Histoire, construisant leur sentiment d'appartenance non plus autour d'un territoire trop indomptable mais autour de tout ce qui pouvait voyager avec eux : identification à une communauté, valeurs religieuses, conquête du quotidien, recherche de l'or. Effacer les spécificités de chaque lieu pour pouvoir sans cesse se reconstruire ailleurs, répéter, reproduire les mêmes villes et abolir les différences de l'espace et du temps, pour tenter simplement de vivre.

1. « J'aime l'argent de papa ! »

Avec l'essor prodigieux des années vingt naît soudain la foi en l'aisance matérielle pour tous. Après l'obsession de survivre, on aspire à vivre. Vivre, c'est travailler, acheter sa maison à l'agent immobilier devenu l'« ingénieur prophétique », le visionnaire de la société future; vivre, c'est danser le charleston, aller au cinéma, découvrir les possibilités insoupçonnées de la voiture, écouter la radio. Pourtant, demain est toujours un autre jour, et ce jour-là fut, encore, noir. Le 29 octobre 1929, *Black Tuesday*¹: Wall Street s'effondre, écrasant dans sa chute tous les rêves de plaisirs et de prospérité: il faut alors se rendre à l'évidence: la prospérité n'est plus au coin de la rue. Commence la Grande Dépression qui va durer jusqu'à la fin des années trente. La misère atteint toutes les couches de la société, tels ces *Okies*, fermiers de l'Oklahoma qui chargent leur famille et leurs pauvres biens et partent dans une vieille fourgonnette vers la Californie. Les Noirs, les femmes, les ouvriers, tous subissent la crise de plein fouet, et se traînent de bidonville en bidonville, assaillis par la faim, à pied, en trains de marchandises, en voitures misérables. En 1933, lorsque Theodore Roosevelt devient président des États-Unis, le chômage frappe 25 % de la population active.

Les parents de Janis Joplin ont à peine 20 ans au début de la Grande Dépression, elle bouleverse toute leur vie. Seth, le père, vit à Amarillo, dans le nord du Texas; il quitte l'université par manque d'argent et trouve un petit travail dans une station-service. Dorothy East, la mère, est issue d'une famille voyageuse qui avait quitté le Nebraska pour l'Oklahoma et finit par s'installer au Texas. En 1932, elle décide de quitter la Texas Christian University de Fort Worth et rentre à Amarillo pour tenter de s'inventer un avenir. C'est là que Seth et Dorothy se rencontrent. Ce qui les réunit, c'est une même passion de la lecture: elle lit la grande littérature russe, il se passionne pour Edgar Allan Poe, Mark Twain. Il y a chez l'un et l'autre un étrange alliage psychologique. Solitaire et introverti, il affirme qu'il aurait pu être moine si la vie n'en avait décidé autrement, et pourtant c'est le même homme qui aime danser, qui fabrique de l'alcool dans sa baignoire durant la Prohibition et fume de la marijuana autorisée dans certains États. Dorothy, elle, est active, disciplinée, religieuse, soucieuse des convenances. L'esprit

1. Le mardi noir.

acéré, elle peut se montrer d'une volonté inflexible; pourtant, dans les années trente, avec celles que l'on baptise alors les *Flappers*¹, elle se coupe les cheveux, fume en public – alors que la cigarette est interdite dans quatorze États –, chante et s'adonne avec délices aux plaisirs du charleston. En 1935, Seth trouve, enfin, un emploi à la Texas Company de Port Arthur, il part, Dorothy le suit. Le 20 octobre 1936, Seth Joplin épouse Dorothy East. Janis Lyn Joplin naît de cette union le 19 janvier 1943 à 9h30 du matin, au Saint Mary's Hospital de Port Arthur. Elle arrive avec trois semaines d'avance... Déjà impatiente! Elle est la première enfant de la famille à naître en ville. La société rurale américaine a commencé sa migration vers la vie urbaine.

Janis est une fillette un peu frêle, douce et timide, qui grandit au sein d'une famille dont elle est devenue l'objet de toutes les attentions. Dorothy quitte son travail pour mieux s'occuper d'elle et elle passe de longues heures à lui confectionner des vêtements de petite fille modèle. Elle l'emmène lorsqu'elle donne des cours de catéchisme à la First Christian Church. Dorothy aime le chant. Ses amis l'avaient baptisée la Lily Pons du Texas car, bien qu'ayant rejeté toutes les possibilités de faire carrière qui s'étaient offertes à elle, elle avait l'habitude de chanter en public de sa belle voix de soprano des mélodies de Broadway, des airs de Cole Porter. Elle introduit très vite la musique dans l'univers de sa fille, lui enseigne les premiers rudiments du piano et des chansons d'enfants que Janis prendra l'habitude de se chanter à elle-même, inlassablement, pour s'endormir.

En 1949, Dorothy accouche d'une seconde fille, Laura Lee. La maison de Procter Street devient trop petite, il faut déménager.

À la recherche de la deuxième maison, j'engage lentement ma Chevrolet dans la 32nd Street, le quartier devient peu à peu plus accueillant, plus habité, la verdure plus domestiquée, une succession de maisons aux couleurs douces... 4330... C'est celle-ci...

Je reste assise longuement dans la voiture, garée en face de la maison. Tout est désert, la maison est à vendre, elle est petite et blanche, avec des volets jaunes, identiques à toutes les autres. Sur le côté rue, elle possède un auvent avec un porche où l'on imagine

I. Les Garçonnes.

s'asseoir, guetter le spectacle de la rue, attendre les copains de la bande... Derrière, un jardin, une pelouse bien tondue. Je regarde cette maison et je revois les photos de Janis petite fille : blondeur douce sous ses coquets chapeaux de paille, gracieuses robes à volants, à smocks, petits nœuds dans les cheveux, entourée de ses parents, caressant l'un de ses premiers chiens. Toujours souriante, de ce sourire qui ne devait jamais changer, sourire d'enfance où elle se donne tout entière, sans préservation. Image parfaite, conforme, d'une enfant joueuse et sage, d'un bonheur familial dont rien ne permet de douter et dont cette maison a dû être le havre douillet. Je l'imagine dans sa chambre de petite fille, la nuit venue, cherchant le sommeil et bannissant la peur en chantant doucement, comme à son habitude, pour s'endormir, la tendre berceuse de *Porgy and Bess* :

*Summertime, and the livin' is easy,
Fish are jumping, and the cotton is high,
Oh yo' daddy's rich, an yo' ma is good looking,
So hush, little baby, don't you cry'!...*

De cette enfance, je ne possède réellement que quelques photographies. J'y cherche avidement un indice qui amorcerait la suite de l'histoire. Toutes ces photos sont réelles, mais quelle vérité disent-elles vraiment ?

Il commence à pleuvoir. Entre les gouttes qui glissent doucement sur le pare-brise j'entrevois, déformée, cette petite maison que Laura Joplin m'a décrite comme un foyer tendrement construit par ses parents. D'une voix au timbre à la fois précis, vif, sensuel elle m'a conté sa propre quête, assise dans son salon de Denver. Laura, menue, nerveuse, vibrante, comme blottie derrière sa maîtrise et ses élans contenus...

« Ma mère prenait un soin particulier à la décoration, aux couleurs, au choix du mobilier, elle suivait la mode de

1. « C'est l'été et la vie est douce/Les poissons bondissent et le coton est mûr/Oh ton père est riche et ta mère est jolie/Alors, chut, petit bébé, pleure donc pas... »

l'époque, elle était très soucieuse de notre cadre de vie. Mon père et ma mère partageaient le goût du jardinage, ils cultivaient des gardénias, des camélias et toutes sortes de fleurs qui poussaient sans effort grâce à la douceur du climat. Mon père avait transformé le jardin à l'arrière de la maison en un formidable terrain de jeux où se retrouvaient tous les enfants du voisinage. Il était ingénieur et se passionnait pour l'expérimentation des lois de la physique, alors il inventait, construisait de multiples jeux de bascules, de balançoires qui tournaient, montaient à des vitesses parfois presque dangereuses. »

Des années plus tard, dans sa Porsche aux couleurs psychédéliques, son père à ses côtés, Janis dévalait à toute allure les collines pentues de San Francisco. Quand, inquiet, il lui demanda de ralentir, elle répondit joyeusement: « *Never slow down!* » Il y a des jeux d'enfants dont on se grise une vie entière...

« Mon père aimait aussi l'immobilité et l'introspection, la musique classique et la lecture étaient au cœur de sa vie. Lire était pour nous un droit imprescriptible, rien n'aurait pu justifier qu'il nous demande d'arrêter de lire. Pour lui, tant que nous lisions, nous étions saufs ! Pour nous qui grandissions dans une petite ville, ces livres étaient la fenêtre ouverte sur le monde, sur l'émotion, sur les idées. On discutait beaucoup à la table familiale, tous les points de vue étaient admis à condition que nous les défendions jusqu'au bout. Avec notre père nous vivions notre part de rêve, il ne nous ramenait jamais à la réalité, il nous laissait grandir à notre rythme. »

Me revient à l'esprit une phrase trouvée dans ma pile de vieux articles sur Janis, elle est extraite d'une longue interview de son père donnée quelques mois après sa mort, peut-être résume-t-elle cet homme mieux que tout: « Je n'ai jamais aimé sa musique, j'aimais la façon dont elle la faisait. »

1. « Ralentir, jamais ! » cité in Laura Joplin, *Love, Janis*, New York, Villard Books, 1992.

« Ma mère, qui aimait tout aussi profondément les livres, avait par ailleurs un côté plus pragmatique. C'est elle qui symbolisait la puissance de la famille, une femme d'action qui menait la vie de la maison à son rythme. Avec nous, elle était disponible et très exigeante. Elle attendait que nous nous fixions des buts précis et que nous les réalisions avec excellence. Elle tentait de nous enseigner le plus de choses possible, même le chant, je me souviens de leçons de chant improvisées où elle nous apprenait à placer notre diaphragme, à articuler, cela nous amusait beaucoup avec Janis. Notre mère était profondément croyante, elle était très active dans la vie de la communauté. Capable de liberté d'esprit, elle tenait pourtant grand compte de l'opinion publique et de la bonne réputation. Mon père, lui, était plus détaché de cela. Je me rappelle, lorsque Janis est devenue ostensiblement rebelle, il lui a dit : « Tu as le droit de choisir cette voie mais à condition que tu sois prête à en payer le prix ! » Dans ma petite enfance, Janis fut pour moi une grande sœur, tendre, attentive, protectrice, qui, d'une certaine façon, m'apprenait à jouer, à vivre... »

La voix de Laura reste en suspens... La vie de Janis, sa mort flottent silencieusement entre nous. Durant les années qui ont suivi cette mort, Laura a porté sa sœur en elle comme un corps à la fois incompréhensible et organiquement familier, colère, douleur, questions, amour... Pour se libérer de ce poids, pour ne plus garder que l'amour, elle a refait le chemin de Janis, et tenté d'assembler le puzzle avec ses trop-pleins, avec ses vides, et puis elle l'a expulsé, projeté hors d'elle, dans un livre qui l'a délivrée et peut-être aussi fait naître à elle-même comme si Janis, une dernière fois, avait été la sœur aînée initiatrice qui lui ouvrait les portes du monde.

QUATRIÈME JOURNÉE

PORT ARTHUR

UNE SI CHARMANTE VIEILLE DAME

10 a.m.

Je me promène dans la nouvelle bibliothèque municipale, installée à l'entrée de la ville. Dans une petite salle d'exposition, on a affiché des photos racontant l'histoire de Port Arthur depuis le début du siècle. Histoire d'une ascension et d'une lente désagrégation. J'ai rendez-vous avec Yvonne Sutherland. Je vois arriver une femme aux cheveux très blancs, le sourire engageant. Elle s'approche de moi, la main tendue. Elle est travailleuse bénévole à la bibliothèque. Nous cherchons un coin tranquille au milieu des rangées de livres. Elle me regarde, souriante et intimidée :

« Je ne sais pas si je peux faire quelque chose pour vous... Je n'ai pas vraiment l'habitude de parler... Comment vous décrire le Port Arthur des années cinquante, tout était tellement différent ! C'était une ville très active, très animée, nous vivions tous plus ou moins du pétrole. Les écoles étaient pleines, les églises étaient remplies, il y avait des professeurs de grande qualité, beaucoup d'activités culturelles, beaucoup de cinémas. La bibliothèque était un lieu très important. Nous étions aussi tous fous de football. La ville était conçue avant tout pour les familles, il y avait des parcs d'attractions pour les enfants. Il y avait des alligators, c'étaient des animaux familiers tant ils étaient nombreux ! Nous allions en famille à la plage, à la pêche aux crabes : à l'époque, c'était à plus d'une heure de route ! La mentalité était très traditionaliste. Nous étions également très patriotes. Cela me fait rire aujourd'hui, mais je me souviens que pendant la guerre nous avons organisé une milice, les

Texas National Guards, qui guettait sur la plage l'arrivée des sous-marins allemands! Tout était contrôlé, il y avait de la prostitution mais tenue à l'écart. C'était une ville où il faisait bon vivre, une ville si douce par sa température, ici jamais de catastrophes naturelles! J'ai connu Janis toute petite, elle ressemblait à toutes les autres. Elle était très douce, douce et coquettement habillée. Ses parents, comme nous tous, avaient la mentalité et le style de vie texans : beaucoup de discipline, le respect des règles sociales à l'école et à l'église. Les gens étaient très durs, ceux qui se conduisaient mal devaient être punis. Aujourd'hui encore, mon mari dit toujours : « Je connais le bien et le mal, et rien entre les deux ! » Les enfants savaient cela. À 10 ans, Janis fréquentait la First Christian Church. Elle faisait partie des Blue Birds, tout le monde se devait d'y être, c'était un peu comme les scouts, on y apprenait la vie collective. Elle s'occupait des petits, elle leur apprenait le dessin, les enfants l'aimaient énormément, elle était si douce. Elle dessinait tout le temps, sans avoir jamais appris. Un peu plus tard, elle a pris des cours de dessin pour se perfectionner. Il y a deux ans, par hasard, on a retrouvé un grand tableau dans l'église enfoui au fond d'une salle, c'était un portrait de Jésus-Christ, très lumineux et coloré ; en le retournant, nous avons découvert une signature très distinctement écrite : « JANIS JOPLIN, ÂGE 12 ANS ». J'ai eu longtemps chez moi deux dessins, deux petits personnages finement tracés qu'elle avait faits pour mes fils. Je la revois encore, un dimanche matin, assise par terre, en train de les dessiner, avec tellement de facilité! Maintenant, tout cela est au musée. Aujourd'hui on reconnaît les enfants exceptionnellement doués, à l'époque on ne savait pas vraiment quoi en faire. Mes souvenirs d'elle les plus forts sont lorsqu'elle chantait dans le chœur. Il y a encore quelques photos d'elle à l'église, elle avait une voix d'une parfaite justesse, avec des graves et des aigus admirables. Elle avait un registre incroyablement étendu pour une petite fille. À ce moment-là, sa voix était si émouvante, presque... angélique! Plus tard, elle est partie, de plus en

plus souvent, pour chanter, de plus en plus loin. Parfois, il fallait aller la chercher car elle n'avait plus d'argent, cela a brisé le cœur de ses parents, elle a tout perdu de cette voix si belle... Elle ne chantait plus... elle criait... elle criait... mais enfin... pourquoi? MAIS QU'EST-CE QUI S'EST PASSÉ? »

L'on pourrait, tout d'abord, décrire une vie confiante, dans le décor serein d'un pavillon de banlieue, le pavillon étant à l'*American way of life* ce que le Walhalla est aux dieux wagnériens: l'espace mythique où s'organise le rituel, le lieu où l'on puise l'énergie. Ce que convoite la famille américaine, ce sont les emblèmes du pouvoir et de la richesse: le Frigidaire, les Tupperware, la télévision où l'on suit avec une avidité quotidienne les *soap operas* aux titres parfois prophétiques: *Search for Tomorrow*¹. C'est aussi le rêve d'une seconde voiture comme la toute nouvelle Chrysler avec direction assistée... La maîtresse de ce royaume-là ressemble à s'y méprendre à Doris Day, innocence blonde et chaste, l'indéfrisable et le vêtement bien en place, respectant strictement les codes en vigueur, incarnation de la ménagère presque mystique dans sa perfection. La ménagère vantée par le *Ladys' Home Journal* dans ses hymnes à la femme au foyer qui verront leur apogée dans les années soixante. Les titres de ces publications sont en eux-mêmes une profession de foi: « Cessons de critiquer maman », « La place de la femme n'est-elle pas au foyer? », « Les femmes ne sont pas des hommes! », « Ce que les femmes peuvent apprendre de notre mère Ève », « Près de la moitié des femmes qui figurent dans l'annuaire mondain sont célibataires ». Ava Gardner, Bette Davis, Myrna Loy et quelques autres harpies et sorcières névrosées, avec trop d'esprit, de corps et d'indépendance, y étaient désignées comme à fuir absolument, car la femme, la vraie, sait que son seul besoin est la reconnaissance d'un homme et le bonheur domestique. Cette Ève domestique joue au Scrabble et s'active, pleine de foi, à animer le foyer en chantonnant « Love Letters In The Sand », image musicale de la modernité pour une classe moyenne séduite par le moelleux de la voix, le sifflement gentiment viril, les emprunts aseptisés au *rhythm'n'blues* et à la *country music* véhiculés par le timbre de Pat Boone, l'un des chanteurs les plus *square*² de sa génération.

1. À la recherche de demain.

2. « Square », mot très utilisé à l'époque: conformiste, vieux jeu.

Le couple pavillonnaire met en œuvre le « enrichissez-vous » qui règle la mystique de vie du citoyen américain. Et la nuit venue, après *Pique-nique en pyjama* et *Confidences sur l'oreiller*, ils passent au « croissez et multipliez » afin de participer en bonne place à l'explosion démographique. Ils ne tiennent pas vraiment à savoir si le point G, zone mystérieuse de la géographie vaginale tout nouvellement découverte, offre des possibilités érotiques insoupçonnées. Et ils tentent d'oublier les excès charnels suggérés par Marilyn Monroe en couverture du premier numéro de *Playboy* ainsi que le deuxième rapport Kinsey consacré à la sexualité féminine qui met au jour cette terrible vérité: une Américaine sur deux arrive non vierge au mariage! Bien sûr, l'inépuisable Doris Day incarne aussi Calamity Jane et chante, travestie, « My Secret Love », mais ce secret-là on ne saura jamais de quoi il est fait!

La *middle class* américaine possède une foi inébranlable en cette nouvelle société de l'après-guerre, elle croit en la force du progrès, en la vertu souveraine de la liberté individuelle. Dépourvue de tout sens politique, elle fait confiance à ses politiciens pour lui dire la vérité et la conduire sur les bons chemins. L'économie est florissante, le travail ne manque pas, l'inflation est limitée. Pour cette génération qui a connu la Grande Dépression et la seconde guerre mondiale, l'avenir s'annonce enfin prometteur et la réalité de la guerre semble s'éloigner avec le fifre mutin du rythme joyeusement militaire de « Yellow Rose Of Texas », succès populaire de Mitch Miller. Pourtant, derrière l'image tranquille de ces familles prospères et silencieuses, se profile une suite de déflagrations menaçantes. La décennie commence avec, le 22 février 1950, l'explosion de haine du sénateur McCarthy contre les « Rouges » et la subversion intérieure. Orfèvre en démagogie, utilisant la presse avec maestria, il exploite les frustrations et les ressentiments de ses concitoyens, décidé qu'il est à exterminer tous les ennemis de l'Amérique. Très vite, nombreux sont ceux qui lui emboîtent le pas. Avec lui, c'est toute l'Amérique puritaine, bigote, réactionnaire qui se met en mouvement. Chacun traque le Rouge à son profit: « On va vous les désigner, ils sauteront par la fenêtre. » Jusqu'à la légende de Robin des Bois, soupçonné de communisme subliminal par les ligues de parents d'élèves! Bientôt, grâce à la loi McGaran, ces communistes devront se déclarer au gouvernement et pourront être incarcérés en

cas de situation d'urgence. Emporté par ses succès autant que par ses excès, McCarthy va multiplier les invectives, les dénonciations et les enquêtes à la limite de la légalité. En 1953, le 19 juin, Ethel et Julius Rosenberg sont exécutés dans la prison de Sing Sing pour espionnage au profit de l'URSS. Les manifestants qui les soutiennent sont rassemblés à New York dans Union Square où, recueillis, ils chantent des spirituals. Pour beaucoup, McCarthy est à l'origine de cette affaire et de l'hystérie qu'elle a déclenchée chez de nombreux prêcheurs anticommunistes : « Je voudrais vous lire un poème écrit par un bon Américain : "Et quand les Rosenberg seront morts et drapés dans un linceul pourpre, tous les traîtres sauront, ceux d'aujourd'hui, ceux de demain, qu'ils risquent de griller sur la chaise. L'Amérique trop longtemps a fermé les yeux. La sentence de mort aujourd'hui sera maintenue, les Rosenberg doivent griller et mourir et, si à cette mort ils risquent d'échapper, notre bannière étoilée ne pourrait plus flotter"¹ » Savoir aujourd'hui qu'ils étaient réellement coupables peut-il atténuer l'effroi né de ces mots ? Son délire dénonciateur et ses apparitions télévisées lui seront fatals. Son obstruction systématique, sa violence, sa grossièreté durant les séances publiques de dénonciation le déconsidèrent définitivement. La télévision, pourtant encore juvénile, vient de faire son œuvre. Le 2 décembre 1954, McCarthy est formellement désavoué par ses pairs. "Joe le Mitrailleur", tel qu'il s'était fièrement baptisé, laisse la place à "Champignon tourmenté", surnom que lui a donné un chroniqueur. Les dégâts du maccarthysme sont impressionnants : des milliers d'Américains, inconnus ou célèbres, ont été chassés de leurs emplois durant les quatre années de sa croisade, l'obsession du Rouge restera présente après McCarthy, obligeant la gauche et les libéraux américains à composer, à se dénaturer parfois, pour prouver sans cesse leur patriotisme irréprochable.

Si Joe McCarthy est caricaturé en "Champignon tourmenté", c'est sans doute que d'autres explosions hantent les Américains et ébranlent la décennie : les explosions nucléaires. À partir de février 1951, les expérimentations vont se multiplier. Toujours plus efficaces, toujours plus puissantes. Comme une violente percussion au rythme lancinant et

1. Extrait d'un discours dont l'auteur est inconnu (source sonore, phonothèque de l'INA, juin 1953).

mortel, d'année en année les déflagrations irradiant tout le pays, du désert du Nevada aux îles Marshall, où l'explosion atteint une puissance égale à six cents fois celle de la bombe d'Hiroshima. L'angoisse de mort et la peur du conflit nucléaire saisissent l'ensemble du peuple américain. Aussi, dans le même temps où chacun vit heureux parmi les siens, les exercices d'alerte se multiplient et le commerce des abris antiatomiques va florissant. Pourtant, certains fronts semblent s'éteindre. Le 27 juillet 1953, l'armistice est signé en Corée.

Après la défaite de l'armée française à Diên Biên Phu, le 7 mai 1954, le président Eisenhower n'affirme-t-il pas solennellement que les États-Unis ne laisseront pas s'installer un régime communiste au Vietnam et ne promet-il pas l'aide de son pays – les premiers conseillers militaires arrivent en février 1955? *Bis repetita placent, good morning Vietnam! L'american way of life se construit sur un volcan.*

Pourtant, parfois au grand jour, parfois souterraines, d'autres explosions se préparent: explosions raciales, explosions sociales, explosions sexuelles, artistiques.

« MAIS QU'EST-CE QUI S'EST PASSÉ? » – Yvonne Sutherland, elle aussi, explose et crie au souvenir de ce qui lui semble un invraisemblable gâchis. C'est vrai, que s'est-il passé dans la vie de Janis durant ces mêmes années cinquante?

Je me sens presque désolée de ne pas pouvoir apporter une réponse qui puisse la satisfaire. Nous décidons qu'il n'a plus rien à dire. Yvonne est presque touchante dans sa sincérité, dans son émotion au souvenir de la voix de Janis petite fille, dans sa tentative sincère de comprendre ce qui lui est incompréhensible: l'ange devenu gorgone. Je sais que ce Port Arthur qu'elle m'a décrit, petit paradis à l'usage des familles, fut aussi pour Janis tout près de l'enfer. Je sais que ces gens aux valeurs si religieuses et si fraternelles peuvent se montrer impitoyables, mais je sais également que ces mondes contradictoires ont hanté la vie de Janis, ont existé au cœur même de son chant, entre ses notes irréelles et limpides et ses raucités choisies, élaborées, hurlées... Miroirs sonores de ce mélange explosif dont elle était faite: besoin éperdu d'amour et de reconnaissance, aspiration impérieuse, irréprensible, à l'insurrection. Parfois avide

de sérénité, elle aussi évoquait son enfance comme un moment de béatitude, le seul où elle se soit sentie protégée avant les tourments : « *Then the whole world turned, it just turned on me*¹. » Parfois guerrière, elle pulvérisait cette enfance, elle la rejetait, la trahissait peut-être, dans des déclarations ironiques et ravageuses faites à la presse, gardant sans doute, malgré tout, au fond du cœur, jamais vraiment mort, le souvenir de toutes ces Yvonne et de leurs maris qui pleuraient en l'écoutant chanter à l'église. Comment se serait-elle défaite d'eux tout à fait, sans perdre un peu de son enfance ?

5 p.m.

Après avoir quitté Yvonne Sutherland, j'ai repris ma longue errance dans Port Arthur, ma voiture est devenue une sorte de planque protégée d'où j'observe cette cité d'une inquiétante étrangeté. Sensation d'être une pionnière apatride explorant une contrée aux rites indéchiffrables. J'ai renoncé à chercher le « centre-ville », l'expression même semblant, ici, un concept absurde, hérité d'une autre civilisation sise par-delà les mers et construite autour d'un relief ; d'une architecture, d'un passé, d'un patrimoine communs. Ici, au contraire, dans cette ville si américaine avec ses espaces à l'uniformité fonctionnelle, géométrique et pourtant incertaine, se mêle la diversité des races, des couleurs de peau, des musiques, des cuisines, des religions. Quel centre-ville pourrait-on construire avec tout ça ? Je roule en passant d'un quartier délabré à de petites zones plus résidentielles presque sans transition, avec cette sensation de ne jamais vraiment savoir où je suis, chez qui je suis, ni même si j'ai le droit d'être là. Je quitte parfois ma Chevrolet pour acheter à boire ou à manger. En entrant dans une sorte de bazar quincaillier et alimentaire, j'aperçois, collée sur la vitre, une affiche :

TOUTE PERSONNE ENTRANT ARMÉE
DANS UN LIEU DE VENTE DE BOISSONS ALCOOLISÉES
SERA PUNIE D'UNE AMENDE DE 5 000 DOLLARS
ET D'UNE PEINE DE DIX ANS D'EMPRISONNEMENT.

1. « Puis le monde entier s'est retourné, s'est retourné contre moi » : cité in Myra Friedman, *Buried Alive*, New York, William Morrow & Company, 1973.

Façon brutale de me rappeler que dans ce pays le droit au port d'arme est garanti par la Constitution et que le premier revolver inventé par Samuel Colt s'appelait : Texas ! Comme en écho, les images aperçues cette nuit à la télévision : « Reward », avis de recherche de délinquants, offres de récompenses... Ici, grands et petits jouent aux cow-boys. Nous-mêmes, enfants du western, nous les avons tant imaginés, ces cow-boys « maîtres du grand air, des grands espaces, des grands espoirs et des grands sentiments ». Ils ont pour un temps balisé les territoires de nos rêves balbutiants. « Nous nous sommes tous mis à guetter ce visage de l'Amérique. Un poète nous avait appris qu'un peuple, c'est un immense visage qui emplit l'horizon. Pouvions-nous l'imaginer autrement que comme le visage d'un cow-boy aux yeux justement intrépides et purs, surgi du fond de l'Ouest de notre enfance¹ ? » Nous jouions aux cow-boys, mais la brutalité de la réalité mit fin à nos rêves. Plus tard, nous avons choisi d'être aussi des Indiens...

Quelles figures, quels jeux occupèrent l'enfance de Janis ? « Près d'elle, même lorsqu'elle était petite, la vie n'était jamais ennuyeuse² », déclara son père. En écho me répond le cri d'Yvonne : « Mais qu'est-ce qui s'est passé ? » Le souvenir de cette exclamation brutale et inattendue déclenche en moi une irrépressible hilarité, tant la naïveté horrifiée d'Yvonne porte en elle-même la réponse. Dans le même temps, je sais bien que, d'une certaine façon, je ne cesse pas de me poser la même question et je hante l'enfance de Janis à la recherche des ferments de sa métamorphose.

Après une scolarité tranquille à l'école primaire Tyrell Elementary School, Janis Joplin rejoint le collège Woodrow Wilson Junior où elle effectue ses *7th, 8th, 9th grades*³. Elle est alors une petite fille timide, aux boucles blondes et soyeuses, au corps toujours enfantin. Elle participe à des groupes, à des clubs, joue au bridge, qui est une grande tradition familiale, dessine pour le journal de l'école *The Driftwood*, y écrit parfois,

1. Chris Marker in *Commentaires*, 1961.

2. Déclaration à Chet Flippo le 12 novembre 1970, un mois après la mort de Janis.

3. Classes de 5^e, 4^e et 3^e.

comme en témoigne un petit texte intitulé *The Most Unusual Prayer*¹, description précise et humoristique des improvisations incongrues sur le bénévolat de son tout jeune frère Michael, né lorsqu'elle avait 10 ans. Des années plus tard, quelques semaines avant de mourir, elle inventera une autre prière, profane et moqueuse, chantée comme un éclat de rire : « *Oh Lord, won't you buy me a Mercedes Benz?*² » ! Comme toute jeune fille de bonne famille, elle participe à la vie collective et travaille comme volontaire à la bibliothèque municipale. Elle dessine des affiches destinées aux jeunes lecteurs. Première apparition dans le journal local, le *Port Arthur News*, elle est prise en photo devant l'un de ses dessins et elle déclare que cette activité à la bibliothèque est pour elle l'occasion d'approfondir son travail artistique et de se rendre utile à la communauté. Comme son histoire familiale rendait compte de l'histoire du pays, ses premières années d'adolescence se fondent dans cette nécessité américaine d'être définie par le lien organique avec la communauté, par la pratique de ses rites, de ses jeux, et la revendication affichée de cette appartenance. Dans cette société où l'individu est la valeur incandescente, il n'y a pas, dans le même temps, d'existence possible, supportable, reconnue hors de ce marquage communautaire, hors de cette référence obsessionnelle au groupe. Ainsi, dans ces années cinquante, il n'y a pas de vie, pas de salut possible dans le système scolaire hors des clubs, de ses groupes institutionnalisés, qu'ils soient culturels, festifs, sportifs. Lorsque Janis Joplin se cherchera d'autres valeurs, la première punition sera l'exclusion des groupes, une mise hors la loi violente, symbolique et définitive.

Cette découverte d'un autre monde viendra curieusement de sa rencontre avec un groupe tout à fait officiel, le *Port Arthur Little Theater*, qu'elle rejoint l'été 1957. Elle a 14 ans. C'est un groupe d'activités théâtrales estivales pour jeunes adolescents. Janis Joplin y met en pratique ses talents en arts plastiques en concevant des décors et en jouant parfois un petit rôle. Une photo d'elle interprétant une ingénue dans une pièce intitulée *Sunday Costs Five Pesos* la montre, plus jeune que les autres, portant une robe aux volants hispanisants

1. « Une prière très insolite. »

2. « Ô Seigneur ne veux-tu pas m'offrir une Mercedes Benz ? » chanson de Joplin, McClure et Neuwirth.

dénudant la rondeur de son épaule enfantine, le sourire aux lèvres. Les personnages principaux de ce groupe sont cinq garçons qui ont su mêler une vie de bons élèves avec la volonté affichée de marquer leur différence. Il y avait Jim Langdon, le leader littéraire et musicien, Dave Moriarty, scientifique et artiste, Adrian Haston, musicien, Kandy Tennant, joueur de baseball, et Grant Lyons. Tous les cinq partageaient une soif de culture et de découverte, une volonté de cynisme et de marginalité face à la société de Port Arthur et un désir effréné de fêtes et d'évasion. Lorsque Janis Joplin rencontre ce groupe, elle n'est pas encore sortie du cocon familial, elle a foi en ses valeurs, elle croit en Dieu, au bien et au mal, et au respect des dix commandements. Sans le savoir pourtant, elle vient de rencontrer sa première bande et sa vie ne sera plus jamais la même.

CINQUIÈME JOURNÉE

PORT ARTHUR

MON AMIE, MA SŒUR...

10 a.m.

Ce matin, j'ai rendez-vous avec Karleen Hebert, très proche amie d'enfance de Janis. Je lui ai parlé plusieurs fois, brièvement, au téléphone, afin d'organiser ce rendez-vous. Je n'ai obtenu d'elle que des réponses monosyllabiques. Très réticente, elle a pourtant, curieusement, accepté de me rencontrer.

Au rez-de-chaussée d'un petit immeuble, j'aperçois une femme qui me dévisage derrière une porte vitrée. Elle me fait signe d'entrer et je pénètre dans une grande pièce partagée entre un espace salon et un coin cuisine. J'avance, hésitante. Le lieu est extrêmement modeste. Dans un coin du salon est installé un établi devant lequel un homme buriné est occupé à une tâche dont le but m'échappe. C'est le mari de Karleen. Elle m'invite à m'asseoir à ses côtés sur un canapé. Derrière nous, l'homme continue son travail. Je m'apprête à parler lorsque Karleen me dit brutalement :

« Eh bien, voilà... vous êtes là ! Mais si vous saviez combien je n'ai pas envie de vous parler ! Cela fait quinze jours que je ne dors plus en pensant que vous allez venir. Est-ce que vous avez réalisé que la première fois que vous m'avez téléphoné, c'était le jour de son anniversaire de naissance ? »

Saisie par cette interpellation abrupte, je comprends qu'il va falloir que je parle de moi, que je me découvre avant de questionner. Alors d'un trait, presque sans respirer, je lui parle. Je tente de lui dire que, de l'amour que l'on porte à une voix, naît parfois un élan pour la personne tout entière, un besoin irréprensible d'aller à sa rencontre et, fût-elle morte, de tisser avec elle un lien essentiel, fait

de complicité, de nécessité. J'ajoute que, n'ayant jamais rencontré Janis, je mesure l'incongruité de lui dire cela, à elle qui fut une de ses plus proches amies... Karleen me dévisage, je sens sa tension se relâcher peu à peu, de temps en temps elle sourit, jette une phrase brève, hoche la tête. Il y a chez elle une sorte d'approche immédiate brute, quelque chose qui ressemble aux fréquentes descriptions des fortes femmes du Texas et qui sonne comme ce mot si souvent lu à propos de Janis, « *rough* », un mot dont le sens premier renvoie au toucher : rude, rugueux, raboteux. Karleen, c'est une sonorité de voix grave au relief escarpé, changeant, une voix toujours légèrement maintenue prisonnière dans le fond de la gorge, un accent texan qui donne du tangage au rythme des phrases. Un œil bleu scrutateur que je sens, devine peu à peu plus chaleureux. En ce début de matinée, elle boit une canette de bière, pour se donner du courage, me dit-elle en riant, fume cigarette sur cigarette en m'écoulant intensément. Et puis soudain, sans même que je la sollicite, elle commence à parler :

« Vous ne pouvez pas comprendre si vous n'avez pas en tête les années cinquante ici. Il y avait des règles pour tout et particulièrement pour les femmes. Elles devaient porter des gants, des chapeaux pour sortir. Il était impossible d'imaginer aller dans un bar seule ni même d'ailleurs accompagnée. En fait, la règle essentielle était de suivre les hommes et de faire ce qu'ils exigeaient, sinon on était méprisées, la plupart restaient à la maison pour s'occuper des enfants, ça a été le cas de ma mère jusqu'à ce que j'entre au lycée. C'était aussi le règne brutal des *rednecks*¹, qui ne supportaient l'expression d'aucune différence. J'ai rencontré Janis vers 12 ans, lorsque nous avons atteint le *7th grade*² au moment de l'entrée au collège. Nous étions à la seule Junior High School³ de Port Arthur. Alors que nous avons eu des

1. Littéralement « cous rouges », comme les travailleurs agricoles qui, penchés en avant, prennent le soleil sur la nuque. Dénomination utilisée pour les personnages violents, racistes et conservateurs du Sud.

2. Classe de 5^e.

3. Collège.

vies plutôt protégées à l'école primaire, brutalement, dans cette nouvelle école, nous étions confrontées à des enfants venant de toutes les couches de la société, n'ayant parfois rien en commun. L'école était si grande que souvent on s'y perdait, c'était effrayant ! Il y avait les enfants avec qui nous avions grandi jusque-là, et tous les autres, beaucoup plus nombreux, que nous ne connaissions pas. Janis et moi étions extrêmement timides. Je n'ai pas le souvenir de notre première rencontre. Je ne sais pas ce qui a déclenché notre amitié, peut-être notre timidité, notre isolement, notre goût partagé pour les livres, très vite nous sommes devenues inséparables, comme si nous nous étions toujours connues. Nous n'étions pas dans la même classe, mais on se voyait sans cesse en dehors et on se téléphonait tous les jours. On passait le week-end chez l'une ou chez l'autre. On partait souvent avec mes parents en promenade à la pêche aux crabes, ou voir ma grand-mère. Janis m'accompagnait même tous les vendredis soir à la synagogue car j'étais obligée d'y aller. Plutôt que de se séparer, elle venait avec moi ! Elle a été acceptée tout de suite. Nous parlions énormément de religion, je l'entends encore me dire : « Tu ne peux pas me dire que tu es juive et moi chrétienne comme si ça faisait une différence, ça n'a pas de sens ! » Elle aimait beaucoup parler avec mon père, je me souviens que l'un de leurs thèmes favoris était la mort. Chez moi, l'atmosphère était beaucoup plus décontractée que chez elle, je dirais plus gaie aussi, je ne me rappelle pas qu'on riait chez les Joplin. Ses parents étaient plus distants, je crois qu'elle se sentait plus à l'aise chez moi. Elle arrivait, elle ouvrait le frigo, personne ne s'en formalisait, je n'aurais jamais osé faire cela chez elle. Je me souviens que souvent, le samedi, son père nous emmenait voir les avis de recherche à la poste, c'était un but de promenade, et puis après on allait à la bibliothèque ! C'était un lieu très important pour nous. On lisait sans cesse, tout ce qui nous tombait sous la main. Il me semble que, dès l'âge de 12 ans, elle était déjà rongée par l'idée qu'elle n'était pas ce que ses parents attendaient d'elle. Elle

ne ressentait pas vraiment l'amour de ses parents, pourtant ils l'aimaient, j'en suis sûre, peut-être ne savaient-ils pas l'exprimer. Elle ne se sentait jamais assez bonne, elle travaillait bien à l'école mais elle voulait toujours être meilleure et, dans le même temps, elle avait terriblement envie de s'amuser. Elle a toujours dû faire face à ses désirs très contradictoires. L'idée de plaisir était absente dans sa famille, je l'ai toujours ressenti comme ça. Je pense que la peinture a été la première façon qu'elle a trouvée pour s'exprimer. Elle dessinait avec toujours le même souci de perfection. Je me souviens qu'elle me faisait poser des heures pour dessiner mes membres, le détail des muscles, ça m'épuisait, elle n'était jamais contente, elle recommençait sans cesse. Elle aimait Degas, je lui avais offert des reproductions de ses œuvres pour Noël, elle aimait également Modigliani, énormément. Je pense que nos premières rébellions, les plus fortes, nous sont venues par l'art, la peinture d'abord et puis surtout la musique, en découvrant le blues. Ses parents l'encourageaient mais ils voulaient qu'elle soit une artiste classique, elle, elle aurait voulu être Picasso ! Je me souviens qu'une fois elle avait peint un nu sur la porte de sa chambre, je le trouvais magnifique, sa mère, elle, l'a trouvé très inconvenant et le lui a fait recouvrir. Cela a été une véritable blessure. Elle aimait la peinture moderne mais en même temps elle peignait d'une façon assez conformiste ; c'est, je crois, vraiment avec la musique qu'elle s'est dégagée de toutes les règles, qu'elle a vraiment cherché son propre chemin. On écoutait beaucoup de disques : Glen Miller, Jimmy Reed et surtout *Porgy and Bess*, on adorait « Summertime ». Comment imaginer que des années plus tard elle en ferait une interprétation aussi célèbre que singulière ! Elle avait souvent l'habitude de chanter en même temps que la radio, je me souviens, je lui disais : « Tais-toi, bon sang ! C'est pas toi que je veux entendre ! » Je n'avais absolument pas réalisé quelle voix elle avait, elle non plus, personne d'ailleurs à cette époque. Une des choses qui nous a beaucoup rapprochées, c'est notre goût du rire. Elle

avait un formidable sens de l'humour, même jeune, avec un regard très aigu, très personnel sur les choses, les gens. Elle trouvait toujours le détail qui faisait rire, la faille cocasse d'une situation, même la plus dramatique, elle était capable de rire vraiment de tout. Elle avait cet incroyable *cackle*¹, ce rire qu'elle avait construit, modelé. Je ne sais pas comment elle l'avait découvert, mais elle le travaillait devant moi avec la même précision que le dessin ! Elle voulait le rendre toujours plus spectaculaire, efficace, elle me disait : « Est-ce que tu penses qu'il est assez bien comme ça, pour énerver untel ? » Des années plus tard, son rire est devenu célèbre mais, lorsqu'elle était adolescente, il déclenchait un vrai rejet, un rejet qu'elle-même avait travaillé à provoquer. Elle a mis au point beaucoup de choses comme ça, elle travaillait son argot avec un dictionnaire ! Il fallait que je la fasse réciter ! Je me souviens qu'en parlant elle aimait aussi beaucoup produire une sorte de grognement qu'elle trouvait typique du Sud et qui avait pas mal à voir avec l'accent texan, un accent que son père ne voulait pas qu'elle prenne ! Elle a toujours aimé pousser les choses, les gens, le plus loin possible, voir jusqu'où allaient leurs limites. Elle a toujours été différente. Elle était différente physiquement déjà, elle est restée très tard avec un corps très enfantin, très menu, à 14 ans elle n'avait pas de poitrine alors que la plupart des autres filles avaient déjà leur corps de femme. Le passage de l'adolescence est violent pour tout le monde, je crois que pour elle cela a été plus dur encore. Lorsqu'elle a commencé à changer réellement, elle a perdu son corps d'enfant joliment potelé et elle a beaucoup épaissi. Elle n'aimait rien de son visage ; de plus, à l'adolescence elle a eu des problèmes d'acné qui l'obsédaient. Moi, j'aimais ce qu'elle était. Contrairement à nous toutes, elle ne portait aucun maquillage. Elle s'habillait avec des vêtements dont une partie s'inspirait des vêtements masculins : chemise large,

1. Littéralement, et dans son premier sens, caquetage, et, par extension, ricanement, petit rire sec.

chaussures, chaussettes, couleur noire... Elle était incapable d'être une femme au sens convenu du terme, je crois que dès le début elle était « autre » naturellement, sans même en être consciente. Ensuite, elle l'a voulu de toutes ses forces. Dans les dernières années de lycée, les choses sont devenues très dures pour elle, elle était harcelée sans cesse par des gars de l'école qui la poursuivaient, l'insultaient, la traitaient de *pig*¹. Il y en avait même un qui lui téléphonait régulièrement le soir chez elle pour lui dire des insanités. Elle qui était si timide, elle leur faisait face avec beaucoup de bravoure et de provocation, elle répondait en déployant son sens de l'humour. Un humour noir. Elle leur jetait à la face son grand rire, son précieux *cackle*. Parfois elle prenait les devants, mais bien qu'elle le cachât parfaitement, tout cela l'atteignait en plein cœur et après, loin d'eux, elle pleurait souvent, beaucoup. Ensuite, elle était toujours sur la défensive, prête à la bagarre, et c'est elle qui prenait le pouvoir. Elle s'en servait comme d'une protection. Lorsqu'elle a rencontré la bande de Jim Langdon dans le groupe de théâtre, elle a trouvé où inscrire sa différence et avec qui. Ils furent les premiers garçons à l'aimer pour ce qu'elle était, pour son intelligence, pour ce qu'elle avait à dire, et pas pour son physique. Ils étaient en fait le premier groupe de beatniks de Port Arthur et avec eux elle s'est sentie chez elle immédiatement. Elle s'est fondue dans ce groupe en voulant être l'un d'eux, il n'y avait pas moyen d'être une fille hors de l'image traditionnelle, elle a choisi d'être *a guy among the guys*². Petit à petit, nos vies ont changé, elle s'est mise à sortir beaucoup, moi je voulais me marier, avoir des enfants, je pensais que c'était le plus important, pas elle. C'est elle qui avait raison ! Petit à petit, elle est devenue quelqu'un que je ne connaissais pas, que je ne reconnaissais pas. Après sa mort, lorsque sa mère parlait de ce changement, elle disait qu'il était advenu brutalement,

1. *Pig*: grosse vache, cochonne.

2. « Un mec parmi les mecs ».

presque en une nuit, elle se demandait s'il n'y avait pas des raisons hormonales. Il y avait sans doute quelque chose de rassurant, d'apaisant dans l'idée d'une explication physiologique. Janis en fait était quelqu'un de très complexe, elle pouvait montrer des facettes totalement différentes selon avec qui elle était. Je ne sais pas, par exemple, quelle était la star qu'elle était devenue. Je n'ai connu que celle qui était mon amie, une amie que je n'ai jamais idéalisée, mais que j'ai aimée, acceptée tout entière, telle qu'elle était. Je travaille en ce moment avec une fille de 25 ans, elle a découvert Janis il y a dix ans, elle a pour elle une importance capitale; j'en connais d'autres qui ont à peine 18 ans et qui l'aiment si violemment! Je ne sais pas ce que Janis représente pour elles toutes, sans doute des choses très différentes avec toutefois une constante: pulvériser le modèle! Moi-même j'ai été très surprise de son succès, je l'avais totalement perdue de vue, puis un jour au travail j'ai entendu une voix à la radio qui m'a saisie, j'ai dit à mon chef: « Qui chante? » Il m'a répondu: « Comment, vous ne la connaissez pas? C'est Janis Joplin! » J'ai réalisé soudain qu'elle était devenue une star... Après, tout est allé si vite... Je n'ai gardé aucun disque d'elle, je ne peux pas l'écouter. Je rêve à elle souvent, si souvent, je ne sais pas pourquoi... Après sa mort, des années après, j'ai accepté d'aller voir le documentaire *Janis* qui passait dans un ciné-club, c'était à 75 miles de là. J'ai pleuré tout le chemin, je n'ai pas pu regarder le film. J'ai fini par le voir à la télévision une nuit à 2 heures du matin. En regardant la séquence où elle chante et est interviewée au Dick Cavett Show, je me disais: bon sang, elle continue, elle essaie encore de le pousser à bout, le plus loin possible, toujours avec son même humour acéré! En la voyant chanter, danser dans ses vêtements incroyables, avec ses plumes, elle me faisait penser à une petite fille qui aurait joué avec les habits de sa mère en disant: « Regarde un peu ce que je suis capable de faire! » Je crois que même si son temps fut très court, c'est sûr, elle a montré ce qu'elle était capable de faire! »

Je suis restée longtemps avec Karleen. Paroles à bâtons rompus, rires, toutes choses qu'autorisait sa confiance enfin donnée. J'ai senti en elle, vivace, la force de toutes les émotions passées, celles du bonheur partagé avec Janis à travers leur amitié fusionnelle et adolescente, toutes données l'une à l'autre, comme on se donne à cet âge. Il y eut aussi le partage des heures douloureuses, le temps du rejet où Karleen, témoin des larmes de Janis, fut peut-être la seule, alors, à connaître la profondeur de la blessure. Chez Karleen, il y a aujourd'hui encore une autre blessure, celle d'avoir vécu avec Janis une histoire inachevée, une absence irrattrapable. Deux chemins qui se séparent sans qu'on se le dise vraiment : Janis est partie vers la lumière et la mort, Karleen est restée dans l'ombre de ce qu'elle croyait être son destin et, à entendre le ricanement qu'elle a pour évoquer ses propres choix, l'on sent que sa route, aussi, fut difficile et sombre, tout comme le timbre de sa voix lorsqu'elle me raconte la dernière et spectaculaire visite de Janis à Port Arthur.

« Quelques semaines avant sa mort, elle est revenue pour assister à la réunion des élèves de sa classe de la dernière année de lycée. Elle avait annoncé cette venue par voie de presse entre deux rires sonores qui pouvaient faire craindre le pire. Sur place, on l'attendait avec une impatience teintée d'inquiétude. Tout le monde se demandait ce qu'elle allait dire ou faire devant la presse qui viendrait en nombre ! »

Coupant Karleen, je lui demande si elle était là, elle aussi.

« Non, je ne voulais pas me mêler à cette mascarade de gens qui accueillait la star après avoir rejeté si violemment l'adolescente et puis j'ai pensé que si Janis avait envie de me voir, elle savait où me trouver. »

A-t-elle appelé ?

« Non. »

Elle n'ajoute pas un mot de plus, il n'y a pas de rancœur, pas de rancune dans ce « non », juste quelque chose d'une attente d'amour blessé. Au moment de nous séparer, elle me demande de

patienter quelques minutes, son mari, qui ne nous a pas quittées, est toujours là, à travailler. Karleen réapparaît les mains chargées des journaux locaux relatant la première cérémonie commémorative que Port Arthur a offerte à la mémoire de Janis le 19 janvier 1988, le jour où elle aurait eu 45 ans: « Tiens, je te les donne, c'est mieux que ce soit toi qui les aies, moi je ne veux rien garder! »

SIXIÈME JOURNÉE

PORT ARTHUR

DU MAUVAIS CÔTÉ DE LA VOIE FERRÉE

Les yeux grands ouverts dans la nuit climatisée de mon Holiday Inn, pensées, superposition d'images m'interdisent le sommeil... La vie de Janis... Il n'y a rien dans cette vie qui ne soit commun à beaucoup d'autres vies féminines mais chez elle tout est surdimensionné, paroxystique, et prend donc valeur de fable. Dans les méandres râpeux de la voix de Karleen, cette fable devient tragique lorsqu'advient l'adolescence et les métamorphoses de son corps. Janis se transforme mais jamais au bon moment, jamais dans le bon sens, ni dans les bonnes proportions. Tout d'abord, la honte de l'absence de signes palpables de cette féminité tant attendue, promise comme une sorte d'avènement. Hélas, à 14 ans pas de seins, manque de chair, pas de femme ! Comment supporter ça, alors que s'exposent à la une des magazines les mamelles felliniennes de Jayne Mansfield et que toute l'Amérique s'apprête à fêter sa première Miss America ? Et puis soudain, son corps commence sa mutation et là, au contraire, il y a trop de signes, trop de chair. De la chair toujours mal placée, toujours pas de seins, mais trop de hanches, trop de cul. De la chair qu'il faut traîner comme les stigmates d'un féminin devenu monstrueux, insupportable, car il transgresse la joliesse mesurée de la norme. Il faut, alors, porter ce poids jusqu'au dégoût, s'en punir, se frustrer de tout et entamer la quête folle du regard de l'autre, de son désir, la course éperdue pour s'embellir dans ses yeux. Janis, face à elle, n'a su trouver que la confirmation de son propre rejet. Mais parmi les violences subies, il y avait, aussi, la sienne propre. Que pouvait-elle faire de cette féminité normée, corsetée, dans laquelle elle ne pouvait, ni ne voulait, se reconnaître ? Comment en inventer une autre dans ce Texas profond de la fin des années cinquante ? Pour

exister, sans doute fallait-il y renoncer et inventer un ailleurs, où le féminin puisse s'abolir, se mettre entre parenthèses, devenir un des mecs de la bande. Se mouvoir dans un territoire hors sexe, avant de pouvoir, bien plus tard, se tailler une féminité à sa mesure, flamboyante, épique, et devenir ainsi le spécimen le plus atypique de sex-symbol que la gloire ait jamais couronné...

En cette fin des années cinquante, l'ailleurs, c'est la souffrance de ce féminin improbable, mais c'est aussi l'excitation à découvrir un autre monde, qui est là tout près, de l'autre côté de la barrière ferroviaire, un monde qui compose la moitié de la population de Port Arthur. Le peuple noir américain, parqué derrière les lignes de chemin de fer, comme il se chante lui-même dans le blues, « *born on the wrong side of the tracks*¹ ». La révélation, pour Janis, c'est la vitalité de cette culture, l'invention imagée, subversive, de la langue noire, la force expressive de cette musique que l'on peut découvrir à la radio sur les stations noires : Memphis... Chicago... Jackson... Mais la révélation, c'est aussi l'oppression que ce peuple subit, mettant au jour une réalité très crue du rêve américain.

En 1948, le président Truman interdit la ségrégation dans l'armée puis, en déclarant anticonstitutionnelle la ségrégation à l'école, il renonce à la théorie officielle du *separate but equal*² qui légitimait cette ségrégation. Le 10 novembre 1955, pour la première fois, un artiste noir chante au Metropolitan Opera de New York : c'est Marian Anderson, magnifique contralto. Dans le même temps, les assassinats racistes se multiplient. Le 5 décembre 1955, Rosa Parks, une jeune femme ordinaire de Montgomery, dans l'Alabama, épuisée par sa journée de travail, refuse de céder sa place assise dans le bus à un Blanc, alors que la loi lui en fait l'obligation ; immédiatement arrêtée, elle est condamnée à une amende. Pour la première fois, au-delà de ses divisions, la communauté noire s'organise et apporte une réponse collective en appelant au boycott des transports en commun, usant ainsi de son pouvoir économique. Ce

1. « Né du mauvais côté de la voie ferrée ».

2. « Séparé mais égal » : théorie officielle qui justifiait la ségrégation en affirmant qu'elle n'empêchait pas l'égalité.

boycott dure un an, jusqu'à ce que la Cour suprême déclare illégale la ségrégation dans les bus. Installé à Montgomery depuis à peine quatre mois, un jeune pasteur de 26 ans, Martin Luther King, intervient activement dans cette lutte. Il peut dire alors, s'inspirant de Victor Hugo: « Il n'y a pas de plus grande force au monde qu'une idée dont le temps est arrivé¹. » Après le meurtre sauvage d'Emmett Till dans le Mississippi, en 1957, la télévision, affirmant son pouvoir naissant, va braquer tous les regards de l'Amérique vers Little Rock, cité de l'Arkansas, où le gouverneur Faubus interdit par la force l'entrée de neuf jeunes élèves noirs dans la Central High School peuplée de deux mille élèves blancs. Le pays va assister tous les jours, entre 18 et 19 heures, dans les *Nightly News* de la chaîne NBC, à ce que le journaliste Dan Schorr qualifia de « séances de psychothérapie collective ». Chacun pourra voir surgir dans l'intimité douillette de son foyer la Garde nationale de l'Arkansas pointant les baïonnettes de ses fusils sur les jeunes lycéens noirs conspués violemment par une foule blanche aux visages défigurés par la haine. Les téléspectateurs américains pourront assister à la violence physique subie par une jeune lycéenne noire qui, pour entrer au lycée, affronte seule les hordes racistes. Elle s'appelle Elizabeth Eckford, elle a 15 ans. Janis Joplin, elle, a 14 ans. Cette même année, elle rencontre Tary Owens, à peine plus âgé qu'elle, qui, s'il n'est pas un des piliers de la bande de beatniks de Jim Langdon, la fréquente toutefois assidûment.

« Janis et moi, nous nous sommes rencontrés au lycée, j'étais nouveau, je venais de Beaumont, la ville d'à côté. On était quelques-uns à partager le genre bohème, alors on s'est rassemblés. J'étais avec Janis dans la classe d'instruction civique, elle a été, dès le tout début, un sujet d'étonnement et de curiosité pour moi. Je me souviens que nous étions dans un club de discussion dont le sujet était l'éducation civique. À l'époque, le véritable problème était la ségrégation, mais nous n'avions pas le droit d'en parler, c'était un fait acquis,

1. Cité in Jean-Marc Bel, *En route vers Woodstock*, Paris, Jean-Claude Lattès, 1994.

je n'avais jamais rencontré quelqu'un comme Janis qui exprimait ses opinions haut et fort, très peu le faisaient à l'école. Nous avons tous reçu une excellente éducation, la ville et l'école étaient riches. Nous parlions énormément du bien et du mal, de la justice, mais nous découvriions peu à peu en grandissant que ce qui nous entourait, c'était le racisme, la violence, la ségrégation, les injures et l'hypocrisie. C'est avant tout le rejet de cela qui a scellé notre amitié. Au Texas, à cette époque-là, on affirmait encore la validité de la fameuse notion du *separate but equal*. Pour moi qui venais du Nord, cela me paraissait incroyable, alors, quand j'ai entendu Janis prendre la parole, en classe, pour dire tout le mal qu'elle pensait de la ségrégation, pour moi, c'était formidable, il y avait enfin quelqu'un qui osait penser par lui-même et qui l'exprimait tout haut ! C'était d'autant plus étonnant qu'à ce moment-là elle n'était pas vraiment rebelle, elle était une bonne élève qui simplement essayait de combattre ce qui lui semblait des idées fausses. Elle n'était pas encore rejetée et commençait tout juste à s'opposer à l'ordre établi, cela choquait beaucoup mais elle n'en tenait pas compte. Pourtant, petit à petit, ça l'a mise dans une situation de grande solitude. Après, la chose la plus marquante dont je me souviens, c'est lorsqu'elle est venue au lycée avec les cheveux teints en rouge orangé. Comme c'était une pratique des Mexicaines, c'était impensable pour les femmes blanches anglo-saxonnes. Elle avait en plus un ami mexicain et, comme elle ne se cachait pas pour le rencontrer, elle fut identifiée à cette culture, à ce peuple, ce qui, pour la *middle class* blanche, était une provocation et une attitude presque aussi répugnante que d'avoir un ami noir. On pouvait être assassiné pour ça, au Texas, dans ce temps-là ! Je la revois avec son copain mexicain, ses cheveux orangés, sa veste noire flottante. Chacun de nous tentait de se construire une image. C'était une façon d'affirmer son identité. Janis, en ce temps-là, n'avait pas encore tout à fait rompu avec le milieu ambiant, elle appartenait à quelques groupes du lycée, elle était encore un peu socialisée. Ensuite, sa transformation est devenue radicale. »

« Radical ». C'est le mot qui revient, obsessionnel, dès qu'il s'agit de parler du changement de Janis. Chacun essaie de l'apprivoiser en trouvant une explication plausible, supportable. « *Overnight*¹ », disait Dorothy Joplin qui, tentant d'atténuer la douleur du deuil, cherchait, aussi, une explication physiologique. Laura Joplin, elle, comme Tary, exprime la conviction que la découverte de l'univers du monde noir, de son oppression, fut pour Janis le point de bascule, la mise au jour brutale que le bien et le mal tels qu'on les lui avait enseignés et auxquels elle avait cru dans sa naïveté d'enfant, étaient des valeurs relatives et non pas absolues, et que, pis encore, la souffrance, l'injustice venaient, souvent, de ces forces du bien. Sur les billets de banque, on pouvait lire « *In God we trust*² », mais Janis, elle, n'avait plus confiance, et ce qui se voulait la vérité lui est apparu mensonge et trahison. Elle s'est alors choisi un ailleurs radical et définitif du côté de l'esclave, de l'Indien et du desperado, faisant ainsi une profession de foi sans appel : le monde étant ce qu'il est, moi en face du monde je serai ce que je suis ! La violence de ce changement, la radicalité du refus qu'il exprimait furent, semble-t-il si traumatiques pour tous ceux qui les vécurent à ses côtés qu'aucune explication ne semble jamais satisfaisante ; aussi tous cherchent-ils, aujourd'hui encore, inlassablement, obstinément, une réponse... la réponse.

« C'est très difficile de comprendre ce qui s'est réellement passé, poursuit Tary. Moi, j'ai toujours pensé qu'il lui était arrivé quelque chose de violemment traumatisant, quelque chose d'horrible, comme un viol... quelque chose qui aurait inscrit en elle une douleur ineffaçable, je n'ai aucune preuve de ça, mais quand je l'ai connue elle n'était pas comme ça, elle était déjà forte et avait une véritable joie de vivre ; deux ans après, c'était là, cette douleur, et ça ne l'a plus quittée. Elle ne m'en a jamais parlé, mais j'ai toujours eu cette conviction qu'il lui était arrivé quelque chose de très noir, son changement a été si radical. Il y avait dans cette souffrance, sans

1. « Du jour au lendemain », cité in *Buried Alive*, op. cit.

2. « Nous avons confiance en Dieu ».

doute, la part d'adolescence, d'autant qu'agir comme elle le faisait était terriblement difficile à assumer pour une fille, et c'est vrai que la dernière année de lycée on a tous beaucoup changé. Mais, chez elle, il y avait autre chose, j'en ai la conviction. Au lycée, elle a été si maltraitée par les garçons de la *middle class* blanche, pas par les filles ou très peu, mais les garçons la poursuivaient, l'insultaient, ils l'agressaient sans cesse pour la faire réagir. Ils savaient qu'elle allait faire face, répondre par une obscénité, c'était une spirale infernale. Je pense qu'ils ont pu aller plus loin encore, ils en étaient capables. Tout ce que je vous raconte, ça n'est pas une légende, j'en ai été témoin, si souvent. Je les ai entendus clamer partout qu'ils se l'étaient faite et qu'ils pouvaient l'avoir comme ils voulaient. À l'époque, au lycée, les filles faisaient l'amour facilement, mais pas Janis, je pense qu'elle a eu ses premières expériences sexuelles bien plus tard que les autres, il y avait en elle encore beaucoup de naïveté, une forme d'innocence de petite fille qui ne l'a jamais quittée jusqu'à la fin, et ça la rendait encore plus vulnérable, mais tout cela était camouflé derrière son incroyable habileté à parler, son vocabulaire de marin et son sens aigu de la provocation. En fait, elle parlait mais n'avait pas d'expérience réelle et, à part ses amis, personne ne s'en rendait compte; elle est ainsi devenue pour certains le symbole de la honte, ils la détestaient car elle représentait la négation même de leurs valeurs. Tous ne la détestaient pas, mais il suffisait d'un groupe, acharné, pour que sa vie devienne infernale. Elle était considérée comme une fille à mauvaise réputation et, dans ce temps-là, cela voulait vraiment dire quelque chose. C'est à partir de ça qu'elle s'est construit une carapace incroyablement dure et résistante, qu'elle a chantée plus tard dans « Turtle Blues »¹... »

Pendant que nous discutons, le jour est tombé peu à peu, sans que nous y prenions garde. Dans la chaleur douce de sa maison construite sur les bords apaisants d'une rivière, je suis assise face

1. « Turtle Blues », paroles et musique de Janis Joplin, album *Cheap Thrills*.

à Tary dans la semi-obscurité. Nous sommes tout proches l'un de l'autre, presque à nous toucher, il parle très doucement, d'une voix intime, chaude, concentrée sur son propos. De cet homme au corps rond, sans aspérité, au regard si doux, émane une sorte de tendresse douloureuse. En l'écoutant me raconter sa Janis, j'entends aussi sa douleur; à lui, le chanteur de blues, comme une belle illustration des mots de W. C. Handy, l'homme du Saint Louis Blues, l'un des pionniers de cette musique: « Le blues a comblé un vide dans le cœur de toutes sortes de gens. Le blues parlait à leur cœur et ils ressentaient ce que nous ressentions. Maintenant, quand on entend un Blanc chanter un blues, on sait qu'il peut y mettre autant de lui-même qu'un Noir. Le blues et le jazz font partie désormais de l'héritage musical de tous les Américains et leur audience s'étendra de plus en plus jusqu'à l'infini¹. »

« Ce qui nous a tous changés, continue Tary, bien sûr, c'est le début des luttes pour les droits civiques mais c'est aussi la musique, la musique noire avant tout. À l'époque, les gens disaient « musique de nègre »; eh bien, nous, on aimait ça, la musique de nègre. On était à la fin des années cinquante, le premier rock'n'roll était moribond, Elvis était à l'armée, il fallait subir la voix de Pat Boone et de quelques autres, alors on cherchait frénétiquement autre chose, ce fut le rhythm'n'blues, le jazz, le blues et les débuts de la musique soul, mais aussi la musique cajun. À cette époque-là, l'idéal, pour un musicien blanc, c'était de « sonner » comme un Noir sans que personne ne puisse dire en vous écoutant si vous étiez noir ou blanc, même les racistes rêvaient de ça, c'était un comble! Beaucoup de groupes blancs imitaient la musique noire. Nous, c'est Jim Langdon qui nous a fait découvrir tout ça, il a été pour nous un maître. On allait régulièrement dans un petit coffee-shop tenu par un homme qui s'appelait Elton Pasea; Janis exposait ses toiles et nous découvrions la merveilleuse collection de disques de Pasea. Il avait toutes sortes de musiques, même du classique; tout

1. Cité in Daniel Boorstin, *Histoire des Américains*, Paris, Robert Laffont, 1991.

cela, plus tard, a beaucoup influencé le chant de Janis. Après cela, les garçons de la bande, comme nous étions dans la classe supérieure à la sienne, nous sommes partis à l'université de Beaumont et elle est restée sans protection au lycée. Les abus contre elle ont continué de plus belle, et elle est devenue de plus en plus provocante, de plus en plus ouvertement rebelle. Tout s'est amplifié, sa façon de s'habiller, de boire, son désir d'aller dans les bars en Louisiane. La Louisiane était pour nous une sorte de paradis, tout ce qui était interdit chez nous était autorisé là-bas, on pouvait même y boire de l'absinthe! On y a aussi découvert la marijuana, on était très curieux de tout cela, à l'école on nous parlait des drogues comme si elles se valaient toutes, on nous peignait la marijuana comme aussi dangereuse que l'héroïne, on nous promettait l'enfer, on nous prédisait que nous commettrions des meurtres et toutes sortes de choses épouvantables... Malgré tout, on a goûté à la marijuana et on a découvert que ça nous faisait plaisir, on aimait ça, c'était pas pire que l'alcool. Rien d'affreux ne s'étant passé, on n'a plus cru à ce qu'ils nous avaient raconté, même sur l'héroïne. La Louisiane, c'était comme le Texas: un pays très violent, on y a vécu des choses très dures, mais aussi des moments magiques de fêtes, enivrés d'alcool et de musique. Janis venait avec nous, même dans les bars les plus glauques où l'on voyait très peu de Blancs et évidemment aucune Blanche. Elle était devenue très bagarreuse. Dès qu'elle trouvait que quelqu'un ne la traitait pas comme elle voulait ou la considérait en tant que fille, par exemple quand un type venait l'inviter à danser, généralement elle répondait: « *Fuck you, baby!* » À l'époque, c'étaient une attitude et des mots inacceptables dans la bouche d'une femme. Mais comme un homme du Sud ne levait pas la main sur une femme, il s'en prenait généralement à nous puisqu'on était avec elle. Je me souviens d'un bar où nous avons eu une bagarre mémorable, c'était comme au cinéma, tout volait,

I. « Va te faire foutre, chéri! »

les bouteilles, le mobilier. Finalement, le patron a arrêté la bagarre en tirant en l'air, tout le monde s'est dispersé. Janis était vraiment explosive à cette époque-là, tellement différente de toutes les autres ! >>

« Différente », le mot est lâché. Qu'est-ce donc que cette différence aujourd'hui revendiquée parfois jusqu'à l'absurde et qui, dans cette toute fin des années cinquante, était l'aiguillon de nouvelles frontières ? Pour Janis, cette conscience d'être « autre » fut première, d'abord constatée, puis revendiquée. Être différente à une époque où tout le monde recherchait la conformité, c'était une provocation sans doute, mais aussi un voile protecteur. Ensuite, face aux violences subies elle met en scène sa différence, méticuleusement, outrageusement, très vite, elle la travaille avec l'attention studieuse qu'elle met en tout : Karleen sourit encore au souvenir de Janis travaillant son apparence, son rire, son argot, son accent. Il y avait dans ce volontarisme appliqué tout l'espace de sa liberté et la mise en acte de ce que Baudelaire appelle élégamment « l'aristocratique plaisir de déplaire ». Il y a le plaisir et il y a aussi la douleur suscitée par la violence des rejets, mais c'est une autre histoire, une histoire non pas secondaire mais seconde. Elle choisit ce qu'elle ne veut pas être et puis tente de se construire autre, non pas à cause du rejet mais en dépit de lui. D'où vient la conscience de l'altérité, de la couleur de la peau, de l'identité ou de la préférence sexuelle, de l'origine sociale ? Pour elle, dans sa prise de conscience d'elle-même, ce qui surgit d'abord et restera premier jusqu'à la fin, c'est la question de sa féminité et celle de l'identité d'artiste à laquelle elle aspire. De l'une viendront sans doute les plus grandes douleurs, de l'autre les plus grandes joies. L'une et l'autre, ferments de sa différence, composent un cocktail qui, agité par elle, deviendra détonant. Il y a dans ces deux éléments conjugués quelque chose qui la marginalise et la magnifie tout à la fois, quelque chose qui l'étouffe et qui la fait vivre, qui la brise, la blesse et la renforce, et, toute honte bue, il y a cette jouissance à se sentir autre, une jouissance au sens ultime du mot, au-delà du plaisir et de la douleur ; une jouissance extrême qui abolit les extrêmes et qui en cela ressemble peut-être

jeu sur des couleurs de voix plus chaudes, un timbre plus sensuel. C'est une interprétation qui tend à signifier, autant par les climats sonores de la voix que par les émotions dites par les mots. Le phrasé est moins accidenté, le flux rythmique plus régulier. Ce chemin-là mène du blues au jazz de Bessie Smith, à Billie Holiday ou Rosetta Howard. Elle l'avait déjà curieusement exploré avec Big Brother dans une composition collective prémonitoire, « Misery'n »¹. Elle donnait déjà à son chant une couleur, un balancement très jazzy. En mai 1970, parlant de sa voix, elle synthétisera parfaitement son évolution, en quelques mots adressés à la journaliste Julie Smith : « Je ne me suis jamais autant amusée de toute ma vie. Je suis exactement comme un enfant qui saute de joie. Je suis en train d'apprendre comment chanter. J'avais acquis la puissance. Je suis en train d'apprendre comment ne pas m'en servir. »

Le cheminement musical qu'elle entame alors est en osmose avec les textes de ses chansons, particulièrement avec celle qu'elle considère presque comme une profession de foi, « Get It White You Can », composition de Jerry Ragovoy dont elle avait déjà chanté les textes – « Try », « Cry Baby », « Piece Of My Heart », « My Baby ». Plus d'un an a passé depuis « Kozmic Blues », et le regard sur les choses a changé. Il n'y a pas plus d'optimisme dans « Get It White You Can », mais la résignation fait place à une sorte de philosophie que Janis décrivait elle-même ainsi dans une interview au journal *Circus*, en juin 1970 : « Cette chanson n'est pas spécialement à propos de sexe. Elle parle de tout, du sexe, de l'amour, de la vie, de tout. Il y a dix-huit mois, j'avais vraiment le kozmic blues. J'allais vraiment mal. Mais tout est affaire d'acceptation des choses. Une fois que l'on a accepté les choses, alors la vie ne semble pas si terrible. Il faut comprendre que vous n'aurez jamais autant que vous l'avez désiré et qu'au bout du compte vous serez complètement seul pour mourir – comme tout le monde. Une fois que vous avez vraiment accepté cela, finalement, ça n'est pas si douloureux. C'est bon, cool, pourquoi pas ? [...] Si ton truc, c'est de baiser, eh bien sors et baise. Si c'est de te défoncer, eh bien défonce-toi. Tu ne seras peut-être

1. « Misery'n », 1968 : enregistrée durant les séances de *Cheap Thrills*, mais non portée sur l'album. On en trouve la première trace sur l'album *Farewell Song* sorti en 1982, puis dans le coffret de trois CD intitulé *Janis Joplin* (Columbia/Legacy).